

## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## ANITA Par M. DELLY

7

## IX

Un silence absolu régnait dans la salle d'étude. Il y avait là cependant de jeunes êtres pleins de vie, mais une exacte discipline leur avait toujours fait considérer comme sacrées ces heures attribuées au travail, et même en ce jour qui était l'avant-veille du mariage de leur sœur, aucun ne pensait à s'y soustraire, pas plus Frédérique que la petite Claudine.

Un peu à l'écart, Mme Handen cousait près de la fenêtre ouverte. Les années avaient marqué leur trace sur ce visage autrefois d'une beauté fraîche — ce placide visage de blonde qui avait charmé Conrad Handen pendant... eh bien ! pendant le temps exact de leurs fiançailles, car bien vite, dans l'intimité et le contact continu de leurs âmes, il avait compris les divergences absolues qui les séparaient. Aujourd'hui, Mme Handen était vieillie et lasse, mais le gouvernement de sa maison — cette constante préoccupation de sa vie — n'avait pas échappé à ses mains habiles.

Son regard se leva un instant et se dirigea vers l'extrémité de la pièce. Là, près d'une seconde fenêtre, travaillait Anita, et à côté, sur un lit de repos, était étendu Maurice. Dans les yeux de la mère passa un éclair de douleur. L'enfant qui était là serait désormais infirme. Après plusieurs jours de lutte, il avait été sauvé de la mort, mais les jambes demeuraient inertes, atteintes d'une paralysie nerveuse. Oui, il ne serait qu'un triste infirme, le bel enfant sérieux, l'intelligent Maurice, qui était le vivant portrait du défunt professeur. Et, sur ce pâle petit visage, on pouvait lire une mélancolie qui ne s'effacerait peut-être plus.

Mme Handen détourna la tête avec un imperceptible soupir.

Anita travaillait assidûment, mais, de temps à autre, elle levait ses beaux yeux bleus vers le petit malade, et un doux sourire, un mot aimable venaient mettre un peu de gaieté sur cette physionomie souffrante. Maurice s'était pris d'une vive affection pour sa cousine. Cela avait eu lieu dès les premiers jours de sa maladie, alors que la jeune fille, plus fatiguée qu'elle ne l'aurait pensé par cette secousse, avait dû demeurer quelque temps au logis. Un matin, en descendant, elle s'était rencontrée avec Ary. Celui-ci, avec la courtoise politesse d'un homme du monde s'adressant à une étrangère, s'était informé de sa santé — devoir dont il s'acquittait d'ailleurs ponctuellement chaque jour, près de Charlotte, ainsi que la femme de chambre l'avait appris à

Anita. Celle-ci l'avait alors interrogé sur Maurice' et Ary lui avait fait part des tristes pronostics du médecin.

— S'il guérit, il ne pourra plus marcher, notre pauvre petit Maurice ! murmura-t-il avec une émotion qui faisait trembler sa voix. Il est si calme, si résigné ! Il demande souvent de vos nouvelles, Anita, et souhaite ardemment vous voir.

Dans son immense compassion pour l'enfant si douloureusement frappé, Anita avait accédé avec empressement à ce désir, et dès lors, Maurice l'avait réclamée chaque jour. Comme on ne refusait rien au petit malade, Mme Handen avait autorisé Anita à venir quand elle le voudrait près de son fils.

— C'est un caprice de malade qui passera vite, avait-elle dit.

Mais la jeune fille avait vu tout autre chose dans ce désir de Maurice. C'était l'affection d'une petite âme très ardente sous des dehors froids, qui s'offrait à la cousine jusqu'ici délaissée et moralement inconnue. Cette attirance subite était due sans doute en partie à ce fait qu'elle lui était apparue dans la nuit néfaste comme un ange libérateur, mais peut-être fallait-il l'attribuer plus encore à l'irrésistible influence du charme très doux et si pur qui émanait d'Anita.

Elle occupait donc maintenant sa place dans le cercle de la famille — place bien humble, bien effacée d'ailleurs. Elle venait travailler souvent dans la salle d'étude, car Maurice, peu exigeant, se trouvait satisfait, pourvu qu'il la vît près de lui. Parfois, elle lui faisait la lecture ou entamait avec lui une conversation enjouée qui laissait voir, en cette jeune fille à l'ordinaire silencieuse et réservée, un fonds naturel de gaieté et une simplicité d'enfant. Le charme de cette nature consistait précisément dans le mélange de cette simplicité avec une raison au-dessus de son âge, une intelligence remarquablement développée et un jugement très sûr. Dans ces entretiens destinés à distraire et à reconforter le petit infirme, elle faisait habilement entrer quelque enseignement moral que savait apprécier l'enfant précocement réfléchi. Et chaque jour elle regrettait qu'il ne lui fût pas permis de faire connaître les dogmes admirables et consolants du catholicisme à cette petite âme souffrante.

Sauf Mme Handen, qui se montrait toujours aussi froide et même légèrement agressive, les autres membres de la famille semblaient accorder à Anita un peu plus d'attention. Frédérique elle-même lui adressait maintenant assez souvent la parole, généralement pour discuter quelque point d'histoire